Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 26

Artikel: Fête du Vieux-Lausanne
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198229

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— De mon mariage! fit-il, la figure subitement rembrunie, ah! mon pauvre ami, tu tombes mal... je ne suis pas marié.

— On m'avait pourtant annoncé...

— On s'est trop pressé, voilà tout. Je devais, en effet, convoler en justes noces; mais, presque au dernier moment, tout a été rompu, et pour quel motif!

Il me prit par le bras et, réglant son pas sur le mien, sans s'inquiéter des passants qui parfois nous bousculaient, il continua:

— J'étais admis depuis quelques semaines à l'insigne honneur de faire ma cour à Mlle Anaïs Sabaty, une blonde adorable de vingt ans, dont les parents — après quelque hésitation, je dois l'avouer, car mes appointements ne leur semblaient pas en rapport avec la dot qu'ils donnaient à leur fille, — avaient bien voulu m'accorder la main. Je n'essaierai pas de te dépeindre la plénitude de mon bonheur. Je vivais dans un continuel ravissement dont le souvenir, malgré ce qui s'est passé, me plonge aujourd'hui, quand je m'y abandonne, en une tristesse presque insurmontable.

Sans parler de ses qualités morales qui, chaque jour, se révélaient un peu plus à moi dans l'abandon, l'intimité plus étroite de nos causeries, Anaïs, avec ses yeux bleus, les roses épanouies de ses joues, l'or rutilant de sa chevelure, — pour employer le langage des poètes: — avec sa taille mince et souple, la grâce, la distinction de toute sa personne réalisait à souhait mon idéal. Quand je la quittais, chaque soir, c'était dans mon âme un véritable déchirement. Je ne vivais plus jusqu'au lendemain, jusqu'au moment où il m'était enfin donné de la revoir.

Elle semblait éprouver pour moi la même tendresse. Je le devinais à l'éclair de joie qui illuminait son regard à mon approche, aux inflexions tremblantes de sa voix, aux légères palpitations de sa main lorsque je la tenais prisonnière dans la mienne, à ces mille riens qui ne sauraient échapper à l'attention toujours en éveil d'un fiancé épris comme je l'étais. A la voir si confiante, si heureuse elle-même, je m'attendrissais, dans un retour inévitable d'égoïsme, à la pensée du bonheur qui m'était réservé.

Trois semaines seulement nous séparaient de la célébration de notre mariage. C'était une après-midi. Je me trouvais seul avec Anaïs dans le petit salon qui avait entendu nos premiers aveux. Nous causions de notre entrée prochaine en ménage, des détails de notre installation. Soudain, changeant le cours de l'entretien, Anaïs me demanda:

— Vous montez à bicyclette, n'est-ce pas, Robert?

Je n'avais aucune raison de ne pas lui avouer la vérité. Aussi, très franchement, sans attacher la moindre importance à sa question, je lui avouai l'indifférence absolue où me laissait la « légère et coquette machine », comme disent les prospectus.

— Vous plaisantez! fit-elle.

— Pas du tout... je ne monte jamais à bicyclette. Le mode de locomotion employé déjà au paradis terrestre par nos premiers parents, me suffit, dès que que j'ai quelques heures de liberté, pour satisfaire mes innocents caprices de vagabondage... Ah! le voyage à pied, sac au dos, bâton à la main, comme un pélerin de jadis, quel plaisir et quel charme! Jean-Jacques Rousseau et Victor Hugo ont écrit à ce sujet des pages délicieuses, je vous les ferai lire.

Anaïs ne répondit pas. Une ombre passa sur son visage. Un pli — que je n'avais jamais vu — barra durement son front. Elle pinça les lèvres avec une expression de vive contrariété. D'un coup, par l'aveu si simple que je venais de lui faire, s'évanouissait en quelque sorte — j'en eus la vague intuition — le prestige que je pouvais avoir conquis à ses yeux par une cour assidue de deux mois. Pourtant, au bout d'un instant, s'efforçant de sourire, elle reprit:

— Je n'ai vraiment pas de la chance!... Moi qui attendais d'être mariée pour pouvoir pédaler tout à mon aise, car j'en raffole, moi, de la bicyclette... J'avais oublié de vous le dire... Mais je pense bien que vous suivrez mon exemple, ne serait-ce que pour m'accompagner dans mes promenades?

Je secouai la tête.

— Je ne vous ferai pas cette promesse, ma chère Anaïs, parce que je sais d'avance que je ne la tiendrai pas. Quand on aime comme je vous aime, on ne prend que les engagements que l'on est sûr de tenir... Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je m'inclinerai avec empressement devant tous vos désirs... mais ne me demandez pas de monter à bicyclette. Jamais je n'y monterai. C'est un principe auquel j'ai juré de rester fidèle.

— Décidément, vous n'êtes pas galant, dit-elle en se levant d'un air boudeur. Elle se dirigea vers la fenêtre, souleva le rideau et feignit de s'absorber dans la contemplation de la rue.

Je m'étais levé à mon tour et je restais décontenancé au milieu du salon.

— Bah! pensai-je, c'est un caprice... dans un instant il n'y paraîtra plus.

Et pour prouver à Anaïs que je ne lui gardais pas rancune de son accès de mauvaise humeur, je m'approchai d'elle.

— Je vous ai fait de la peine, Anaïs, pardonnez-moi, je suis prêt à vous la faire oublier en vous aimant encore plus, s'il est possible.

D'un ton dur, cinglant comme un coup de fouet, elle répondit:

— Laissez-moi.

Une douleur atroce me traversa le cœur. Je fus comme frappé de stupeur et je ne parvins qu'à grand peine à prononcer ces mots:

— Vous venez, Anaïs, sans vous en douter, de me faire beaucoup de mal.

Elle haussa presque imperceptiblement les épaules. Mais si peu apparent qu'eût été ce mouvement, il ne m'avait pas échappé. Un sentiment d'amertume et de colère à la fois m'envahit. Je pris mon chapeau et mes gants et, les yeux humides, l'âme brisée, vacillant comme un homme ivre, je me retirai.

Je ne devais plus revenir, car le charme était à jamais rompu. Un revirement subit s'était opéré en moi. Le croirais-tu? C'était moins l'offense gratuite qu'Anaïs m'avait faite, la dureté de ses paroles, l'ironie méprisante que j'avais lue ou que j'avais cru lire dans ses regards, qui avaient produit cette transformation soudaine de mes sentiments, que la vision désenchantante qui me poursuivit longtemps après ma sortie de chez ses parents: celle d'une jeune femme, visage en feu, les cheveux en désordre, sous le canotier enrubanné de rouge, en jupe courte ou en culotte bouffante, qui ne ressemblait que très vaguement à celle que j'avais aimée, à l'exquise créature, d'une ingénuité charmante en ses timides expansions, que j'associais encore, quelques heures auparavant, à tous mes rêves d'avenir.

Si belle, si ravissante qu'elle fût sous les cheveux blonds qui semblaient auréoler d'or son front, pouvais-je épouser une jeune fille qui, presque à la veille de son mariage, oubliait son fiancé pour ne songer qu'aux joies de la pédale?

Voilà, mon cher ami, pourquoi je n'ai aucun droit aux compliments que tu m'adressais tout à l'heure.

— Comment a-t-elle pris la rupture, Mlle Anaïs?

— Je l'ignore et n'ai pas cherché à le savoir. Tout ce que j'ai appris, c'est qu'elle est mariée depuis deux ou trois mois.

— Avec un lauréat de concours vélocipédiques, le champion de...

— Non, avec un bureaucrate quelconque qui a près du double de son âge... et qui est boiteux, ce qui lui interdit jusqu'à la fin de ses jours le sport cher à son épouse.

— Eh bien, dis-je à Robert qui semblait pressé de me quitter, mes sincères félicitations malgré tout, tu es vengé.

— Pas encore, mais je crois que ça ne tardera pas. A l'exemple de beaucoup d'hommes politiques, j'ai abdiqué mes principes. Je vais prendre ma dernière leçon de vélocipédie, et comme je suis déjà d'une assez jolie force, je me propose, dès demain, d'aller, chaque jour, pédaler un petit quart d'heure, d'un air vainqueur, sous les fenêtres de mon ex-fiancée. La voilà, ma vengeance.

EUGÈNE DREVETON.

Il n'est presque pas besoin de rappeler la grande attraction que nous offrira, les 6, 7 et 8 juillet, la **Fête du Vieux-Lausanne,** organisée par la Société pour le développement. La physionomie de la promenade de Derrière-Bourg, transformée comme sous une baguette magique, pleine de souvenirs du bon vieux temps, de délassements de tous genres et d'amusantes surprises, fera la joie des visiteurs qui s'y presseront en foule pendant ces trois journées. Le coup d'œil de cette fête sera on ne peut plus original, rien de semblable n'ayant été fait jusqu'ici dans notre ville. N'oublions pas d'ailleurs qu'elle est donnée au profit d'œuvres de bienfaisance et d'utilité publique.

Un bon déjeuner. — La Société des produits alimentaires Maggi, à laquelle on doit tant d'excellents produits, a étudié l'important problème de l'alimentation de l'enfant, tout spécialement depuis l'âge où celui-ci, commençant à utiliser ses jeunes forces, ne se contente plus de l'alimentation uniquement lactée.

Ce problème a été très heureusement résolu par la société sus-mentionnée. Voici d'avenantes petites tablettes brunes, doses de cacao au gluten, d'un goût exquis et contenant, sous une forme concentrée, tous les éléments nutritifs importants du cacao. Ecrasée dans une tasse avec la cuiller, et recouverte de lait bouillant, chacune de ces tablettes donne instantanément une boisson saine et appétissante que l'enfant boit volontiers à la tasse ou mange à l'assiette comme une soupe légère. Il convient tout particulièrement aux estomacs délicats et aux enfants éprouvés par une croissance rapide. Non seulement ce cacao constitue un excellent déjeuner, mais il n'est pas moins apprécié comme repas du soir. Ne fatiguant pas l'estomac de l'enfant, celui-ci s'endort plus paisiblement. La simplicité de la préparation de ce produit ne peut qu'en généraliser l'emploi, en voyage, à l'hôtel, à la campagne.

La montre comme boussole. — Toute bonne montre peut servir de boussole, nous dit la *Science pratique*. On n'a qu'à la placer horizontalement et à diriger la petite aiguille vers le soleil. En prenant la bissectrice de l'angle formé par cette aiguille et la direction du chiffre 12, on aura la direction du sud. A supposer, par exemple, que la petite aiguille montre 10 heures, le sud se trouvera dans la direction de 11 heures, en tenant le cadran comme nous l'avons indiqué.

Emploi du coton pour les coupures. — Tout le monde sait que la toile d'araignée a la propriété d'arrêter le sang des coupures; mais comme il est peu de personnes qui se soucient d'entretenir ces insectes utiles, mais désagréables, nous croyons devoir indiquer un moyen tout aussi simple: c'est d'entourer la coupure de coton cardé. C'est par erreur que certaines personnes attribuent au coton des propriétés malfaisantes: loin de là, aujourd'hui, beaucoup de praticiens le substituent avec avantage à la charpie de toile.

Pots à fleurs. — On prétend généralement que les vases utilisés pour la culture des plantes doivent être en terre cuite *poreuse*. Plusieurs personnes affirment cependant qu'elles ont obtenu d'aussi bons résultats dans des pots en terre cuite *vernie*. *Le Petit Jardin*, qui traite les questions d'horticulture d'une manière toute spéciale, penche pour cette dernière opinion, et conclut qu'il n'y a pas lieu de se soucier de la plus ou moins grande porosité des vases pour les plantes cultivées en appartement, et de choisir, à son gré, aussi bien des pots vernis que des pots poreux.

Le docteur X... vient de couper les deux jambes à son patient. Après quelques paroles d'encouragement, il ajoute:

— Suivez bien mes recommandations. Du calme, beaucoup de calme, et dans six semaines, au plus, vous serez sur pied!

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

En vente au bureau du « Conteur vaudois »:

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences historiques et anecdotiques, par L. MONNET

Extrait de la table des matières: Postes d'autrefois. — Journaux et almanachs du temps. — Voituriers et aubergistes. — Nos anciens moulins. — Anciennes foires. — Bateliers infidèles. — Routes d'autrefois. — Un voyage de Vevey à Genève, en 1815. — Un facteur dans l'embarras. — Institutrices en voyage. — Avantages et désagréments des diligences. — Discours d'un syndic. — La chute d'un gouvernement, etc., etc.

Jolie couverture, illustrée par R. LUGEON.

PRIX: FR. 1,50.

Le docteur Vicomte de SAINT-ANDRI, à Alexandrie (Egypte), écrit: « Pour la reconstitution du sang chez les personnes anémiées j'ai toujours obtenu les résultats escomptés avec les **Pilules hématogènes du docteur Vindevogel.** Je considère ce remède comme étant le plus efficace dans toutes les formes d'anémie ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.